

Dupuytren l'examina longtemps. Le cou du malade présentait un trou de près d'un pouce de diamètre et très profond. C'était un abcès de la glande sous-maxillaire, compliqué d'un anévrysme de l'artère carotide. La plaie était gangrenée en plusieurs endroits. Le cas était si grave que Dupuytren s'étonna que le malade pût se tenir debout devant lui.

Il écarta largement les lèvres de la plaie et en scruta les environs par une pression douloureuse à faire évanouir. Le patient ne tressaillit même pas. Quand son examen fut terminé, Dupuytren lui retourna brusquement la tête qu'il tenait entre ses deux mains, et, le regardant fixement, lui dit dans la figure, avec un sinistre éclat de voix :

« Eh bien, monsieur l'abbé, avec cela il faut mourir !... »

L'abbé prit ses linges et enveloppa son cou sans mot dire. Dupuytren avait toujours les yeux fixés sur lui. Quand il eut achevé son pansement le prêtre tira de sa poche une pièce de 5 francs, enveloppée dans du papier, et la déposa sur la cheminée :

« Je ne suis pas riche et mes pauvres sont bien pauvres, monsieur le docteur, dit-il avec un charmant sourire. Pardonnez-moi si je ne puis payer plus cher une consultation du docteur Dupuytren... Je suis heureux d'être venu vous trouver, au moins je serai préparé à ce qui m'attend. Peut-être auriez-vous pu, ajouta-t-il avec une extrême douceur, m'annoncer cette grande nouvelle avec un peu plus de précaution : j'ai soixante-cinq ans, et à mon âge on tient quelque fois beaucoup à la vie. Mais je ne vous en veux pas ; vous ne m'avez pas surpris ; j'attendais depuis longtemps ce moment-là. Adieu, monsieur le docteur, je vais mourir à mon presbytère. »

Et il sortit.

Dupuytren resta pensif. Cette âme de fer, ce génie puissant s'était brisé comme un verre fragile contre quelques simples paroles d'un pauvre vieillard qu'il avait tenu malade et chétif en ses larges mains. Dans ce corps faible et souffreteux, il avait rencontré un cœur plus ferme que le sien, une volonté plus énergique que la sienne : il avait trouvé plus fort que lui.

Il s'élança tout à coup sur l'escalier. Peut-être ne voulait-il pas encore s'avouer vaincu. Le petit prêtre descendait lentement les marches en s'épaulant de la rampe.

« Monsieur l'abbé, cria le célèbre chirurgien, voulez-vous remonter ? »

L'abbé remonta.

« Il y a peut-être un moyen de vous sauver, si vous voulez que je vous opère. — Eh ! mon Dieu ! monsieur le docteur, dit l'abbé en se débarrassant avec quelque vivacité de sa canne et de son chapeau ; mais je ne suis venu à Paris que pour cela ! Opérez tant que vous voudrez. — Mais peut-être ferons-nous une tentative inutile. Ce sera long et douloureux. — Opérez, opérez, monsieur le docteur ! J'endurerai tout ce qu'il faudra. Mes pauvres paroissiens seraient si contents !... »

« Eh bien ! vous allez vous rendre à l'Hôtel-Dieu, salle Saint-Agnès. Vous serez là parfaitement, et les sœurs ne vous laisseront manquer de rien. Vous vous reposerez bien ce soir et demain, et après-demain matin... »

« C'est dit, monsieur le docteur, je vous remercie. »

Dupuytren traça quelques mots sur un papier qu'il remit au prêtre. Celui-ci se rendit à l'hospice, où la communauté presque tout entière vint l'installer dans une petite couchette garnie de draps bien blancs. Chaque sœur le comblait d'oreillers, de sirops. Le prêtre ne savait comment les remercier.

Le surlendemain, les cinq ou six cents élèves qui suivaient chaque jour les leçons du maître étaient à peine assemblés que Dupuytren arriva. Il se dirigea près du lit du prêtre, suivi de cet imposant cortège, et l'opération commença. Elle dura vingt-cinq minutes. L'abbé ne fronça pas le sourcil ; seulement, quand les poitrines qui l'entouraient se dégagèrent toutes ensemble, haletantes d'attention et de crainte, et que Dupuytren lui dit : « C'est fini, l'abbé était un peu pâle. »

Dupuytren le pansa lui-même.

« Je crois que tout ira bien, ajouta-t-il amicalement. Avez-vous beaucoup souffert ? »

« J'ai tâché de penser à autre chose, » répondit-il.

Et il s'assoupit.

Dupuytren l'examina un instant dans un profond silence ; puis il fit glisser les rideaux blancs de la couchette sur les triangles de fer, et la visite continua. Le prêtre était sauvé.

Chaque matin, quand Dupuytren arrivait, par une étrange infraction à ses habitudes, il passait les premiers lits et se rendait auprès de son malade favori. Plus tard, lorsque celui-ci commença à se lever et à pouvoir faire quelques pas, Dupuytren, la clinique achevée, allait à lui, prenait son bras sous le sien, et, harmonisant son pas avec celui de son convalescent, faisait avec lui un tour de salle.

Pour qui connaissait l'insouciance dureté avec laquelle Dupuytren traitait habituellement ses malades, ce changement de conduite était inexplicable.

Lorsque l'abbé fut en état de supporter le voyage, il prit congé des sœurs et du docteur, et alla retrouver ses paroissiens.

Quelques mois après, Dupuytren, en arrivant à l'Hôtel-Dieu, vit s'avancer vers lui l'abbé, qui l'attendait dans la salle Saint-Agnès. L'abbé portait toujours son petit costume noir, mais il était plein de poussière, et ses souliers à boucles étaient tout blancs : on eût dit qu'il venait de faire un long chemin à pied. Il avait au bras un panier d'osier, bien attaché avec des ficelles et d'où s'échappaient des brins de paille.

Dupuytren lui fit le meilleur accueil, et, après s'être assuré que l'opération n'avait eu aucune suite fâcheuse, il lui demanda ce qu'il venait faire à Paris.

« Monsieur le docteur, répondit le prêtre, c'est aujourd'hui l'anniversaire du jour où vous m'avez opéré ; je n'ai pas pu laisser passer le 6 mai sans venir vous voir, et j'ai eu l'idée de vous apporter un petit cadeau. J'ai mis dans mon panier, deux beaux poulets de mon poulailler, et des poires de mon jardin, comme vous n'en mangez guère à Paris. Il faut que vous me promettiez, mais là, bien sûr, de goûter un peu à tout cela ! »

Dupuytren lui serra affectueusement la main, et voulut engager le bon vieillard à dîner avec lui ; mais celui-ci refusa bien qu'avec peine. Ses instants étaient comptés, et il lui fallait retourner aussitôt à...

Deux années encore, au 6 mai, Dupuytren vit arriver le petit prêtre avec son inévitable panier et les inévitables poulets. Le docteur recevait ces visites avec une sorte d'émotion.

Ce fut alors que Dupuytren ressentit les premières atteintes de la maladie, devant laquelle sa science devait céder. Il partit pour l'Italie, mais sans espoir d'être sauvé par ce voyage. Lorsqu'il revint en France au mois de mars 1834, son état semblait s'être amélioré ; mais il se voyait mourir ; il avait compté ses instants...

Tout à coup il appelle M..., son fils adoptif, qui veillait dans le cabinet voisin :

« M..., lui dit-il, écrivez :

« A M... curé de la paroisse de..., près Nemours. »

« Mon cher abbé, le docteur a besoin de vous à son tour. Venez vite ; peut-être arriverez-vous trop tard. »

« Votre ami, DUPUYTREN. »

Le bon prêtre accourut au-sitôt. Il resta longtemps enfermé avec Dupuytren. Quand il sortit de la chambre du mourant, ses yeux étaient humides et sa physionomie rayonnait d'une douce exaltation.

Le lendemain, Dupuytren appelait auprès de lui l'archevêque de Paris... C'était le 8 février 1835.

Dupuytren venait de mourir.

Le jour de l'enterrement, le petit prêtre suivit le convoi en pleurant...

LA RÉVOLUTION

PAR MGR DE SEGUR

2^e ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE

1 vol. in-18 de 175 pages..... Prix franco : 13 cts

Lisez attentivement l'extrait suivant que nous prenons à la page 59 de l'opuscule ci-dessus, et par l'enseigne jugez de la marche en lice.

X

LA PRESSE ET LA RÉVOLUTION.

La presse n'est de sa nature ni bonne, ni mauvaise. C'est une puissante invention qui peut également servir au bien et au mal ; tout dépend de l'usage qu'on en fait.

Il faut avouer cependant que, par suite du péché originel, la presse a beaucoup plus servi au mal qu'au bien, et qu'on en abuse dans des proportions formidables.

Dans notre siècle, la presse est le grand levier de la Révolution. Pour ne parler que du journalisme, qui est la presse à son état le plus actif et le plus influent, personne ne peut nier que le plus grand danger du trône aussi bien que de l'autel, ce sont les journaux. Sans sortir de notre chère France, sur cinq cent quarante journaux, il n'y en a peut-être pas trente qui soient vraiment chrétiens. Pour quatre-vingt ou cent mille lecteurs de feuilles publiques respectant la foi, l'Église, le pouvoir, les principes, cinq ou six millions d'hommes avalent tous les jours le poison destructeur que leur présentent goutte à goutte les journaux impies.

Que l'on me pardonne cette comparaison : la presse est, entre les mains de la Révolution, un grand appareil à *scriber* les hommes. Quand on veut apprendre un air à des oiseaux, on leur répète cet air dix et vingt fois par jour au moyen d'un instrument *ad hoc*. Les chefs du parti révolutionnaire, pour former, comme on dit, l'opinion publique, pour faire entrer dans les têtes leurs idées fatales, ont recours à la presse ; chaque jour, ils tournent la manivelle ; chaque jour, ils répètent dans leurs journaux l'air qu'ils veulent imposer au public, et bientôt les serins chantent. Et voilà l'opinion publique, cette opinion publique qu'il faut suivre, pour être de son temps, disent nos prud'hommes, même nos prud'hommes catholiques.

Quant à l'Église, qui ne veut pas apprendre l'air, on essaye d'un autre moyen. La Révolution cherche à l'endormir. Elle prétend, comme chacun sait, que l'Église catholique n'est plus à la hauteur du siècle. Avec une hypocrisie bienveillante, elle feint de vouloir l'adapter aux idées modernes ; au fond, elle veut la tuer. Elle s'approche donc de l'Église, elle lui présente son appareil perfide, la presse ; on dit de belles et douces paroles, on fait des déclarations pieuses ; on tâche d'endormir les gardiens de la foi. L'Église se méfie ; le Pape et les Evêques refusent de se laisser faire. Alors la Révolution lève le masque, transforme son appareil en machine de guerre et attaque de front cette ennemie qu'elle n'a pu ni endormir ni étouffer.

Et ce que je dis du journalisme pour la France, il faut le dire avec encore plus de raison pour l'Angleterre, pour la Belgique, pour la Prusse, pour l'Allemagne, pour la Suisse, et surtout pour le Piémont et la pauvre Italie. Quarante ou cinquante journaux paraissent chaque jour en Europe ; sur ce nombre, combien y en a-t-il qui soient sincèrement dévoués à l'Église ?

On comprend, du reste, qu'il ne saurait en être autrement, quand on pénètre quelque peu dans les mystères de la rédaction des journaux. Sauf d'honorables et rares exceptions, les journalistes de profession exercent, aux dépens du public, un véritable *métier*. Ils n'ont ni convictions religieuses, ni convictions politiques ; leur conscience est dans leur encrier, et ils vendent leur encre au plus offrant. Selon l'intérêt de leur bourse, trop souvent vidée par l'inconduite, ils plaident avec une noble ardeur le pour et le contre, en se moquant de leurs crédules lecteurs. Ils flattent l'esprit d'opposition afin de grossir le nombre des abonnés, et les journaux les plus malfaisants et les plus plats sont souvent ceux qui réussissent le mieux. Et voilà les éducateurs de la société ! voilà en quelles mains est tombée la conscience publique !

Sous l'impulsion des sociétés secrètes, le journalisme révolutionnaire fait feu de toutes ses plumes contre l'Église ; il perdra la foi en Europe, si Dieu, dans sa miséricorde, ne se hâte de déjouer ce vaste et infernal complot.

MES TENTATIONS

QUESTIONS RESPECTUEUSES ADRESSEES A M***

VÉNÉRABLE PASTEUR ÉVANGÉLIQUE

ET A

TOUS LES MINISTRES DES ÉGLISES PROTESTANTES

Par un Protestant dans le doute

Ouvrage dédié à M***

Brochure in-18 de 167 pages..... Prix franco : 10 cts

Plus nous recevons de consolation des créatures, moins nous en recevons de Dieu. Dieu aime à se communiquer aux cœurs solitaires ; c'est là une règle invariable. Il choisit toujours, pour y faire sa demeure, les âmes humiliées, outragées, méprisées et éprises du saint amour des souffrances.—P. C.

(Pensées et maximes du P. Faber.)
In-32°, 50 cts.

La prévoyance est bonne, quand elle est soumise à Dieu ; mais elle passe à l'excès quand nous nous efforçons pour éviter quelque chose que nous appréhendons ; nous espérons plus de nos soins que de sa Providence, et nous pensons faire beaucoup en prévenant ses ordres par notre désordre, qui fait que nous adhérons plutôt à la prudence humaine qu'à sa parole.

—(Maximes et pratiques de Saint Vincent de Paul.)
In-18°, 50 cts.

DEUX ENTRETIENS AVEC JESUS-CHRIST

DANS LE TRÈS SAINT SACREMENT ET DANS LA SAINTE COMMUNION

PAR

Le P. JOSEPH PERGMAYR

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

AUTEUR DES " MAXIMES SPIRITUELLES "

Ouvrage traduit de l'allemand

Brochure in-8 de 111 pages..... Prix franco : 15 cts

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIER ENTRETIEN.

PREMIÈRE QUALITÉ DU VRAI ET PARFAIT AMOUR DE DIEU.

1er EXERC. Envoyer souvent, pendant la journée, des soupirs d'amour vers Jésus, 6.—2e EXERC. S'indigner, pour l'amour de Jésus, quelque pénitence ou quelque mortification, 8.—Saintes affections pour la communion, 20.—Fruits de la sainte communion, 28.—Pratique de saints desirs et de soupirs affectueux, 39.

DEUXIÈME ENTRETIEN.

DEUXIÈME QUALITÉ DU VRAIE AMOUR DE DIEU.

Pratique pour la veille de la communion, 58.—Pratiques pour le jour même de la communion, 61.—Saintes aspirations pour l'acte même de la sainte communion, 75.—Fruits de la sainte communion, 82.